

prix. Winckelmann en parle quelque part avec enthousiasme. C'est un Ganymède présentant une coupe de vin à Jupiter, qui lui donne un baiser. Le Français meurt, et lègue l'ouvrage, comme antique, à son hôtesse. Mengs, à son tour, au lit de mort, déclare que l'ouvrage n'est pas antique, que c'est lui qui l'a fait. Grands débats. L'un affirme que Mengs a bâclé ce tableau en se jouant; l'autre, qu'il n'a jamais pu faire quelque chose de pareil; que l'ouvrage serait presque trop beau pour Raphaël lui-même. Je l'ai vu hier, et, je dois le dire, je ne connais rien de plus beau que la figure, la tête et le dos de Ganymède : le reste a été beaucoup restauré.

Cependant le tableau est discrédité, et personne ne veut acheter à la pauvre femme son trésor.

Rome, 20 novembre 1786.

Comme nous savons assez par expérience qu'on demande pour les poésies des dessins et des gravures de toute espèce; que le peintre lui-même consacre ses œuvres les plus considérables à un passage de quelque poète, Tischbein a bien raison de vouloir que le poète et le peintre travaillent ensemble, pour donner dès l'origine à leur œuvre l'unité. La difficulté serait bien moins grande sans doute, s'il s'agissait de petits poèmes, qu'on pourrait saisir et improviser sans peine. Tischbein a en outre là-dessus des idées pleines de grâce et de fraîcheur, et, chose remarquable, les sujets qu'il désire qu'on traite de cette manière sont tels que ni la poésie ni la peinture ne suffiraient chacune à part pour les exposer. Il m'en a entretenu dans nos promenades pour m'inspirer l'envie d'entreprendre l'affaire. Le frontispice de notre ouvrage commun est déjà trouvé. Si je ne craignais pas de m'engager dans un nouveau travail, je pourrais bien me laisser séduire.

Rome, 22 novembre, fête de Sainte-Cécile.

Quelques lignes, pour consacrer le souvenir de cette heureuse journée, et vous faire du moins le récit de nos jouissances! Le temps était parfaitement beau et tranquille, le ciel pur et serein, le soleil chaud. Je suis allé avec Tischbein à la place de Saint-Pierre, où nous nous sommes promenés en

mangeant du raisin que nous avons acheté dans le voisinage, allant et venant au soleil, et, quand nous l'avons trouvé trop chaud, à l'abri du grand obélisque dont l'ombre est assez large pour deux. Puis nous sommes allés à la chapelle Sixtine, que nous avons aussi trouvée pleine de lumière, et les tableaux bien éclairés. Le Jugement dernier et les divers tableaux du plafond, par Michel-Ange, se sont partagé notre admiration : je n'ai pu que regarder et m'étonner.

La sûreté et la vigueur du maître, sa grandeur, vont au delà de toute expression. Après avoir tout vu et revu, nous avons quitté ce sanctuaire et nous nous sommes rendus à l'église de Saint-Pierre, qui recevait du ciel serein la plus belle lumière, et paraissait claire et brillante dans toutes ses parties. Nous avons admiré, en gens qui veulent jouir, cette pompe et cette grandeur, sans nous laisser troubler cette fois par un goût trop dédaigneux et trop savant, et nous avons étouffé tout jugement trop sévère. Nous nous sommes délectés à contempler le délectable.

Enfin nous sommes montés sur le toit de l'église, où l'on trouve en petit l'image d'une ville bien bâtie : des maisons et des magasins, des fontaines, qui semblent jaillir, des églises et un grand temple, le tout en l'air et entremêlé de belles promenades. Nous sommes montés sur la coupole, et nous avons contemplé la contrée des Apennins brillante de lumière, le Soracte, les collines volcaniques de Tivoli, Frascati, Castel Gandolfo et la plaine, et plus loin, la mer; à nos pieds, la ville de Rome, dans toute son étendue, avec ses palais sur les collines, ses coupoles, etc. Pas un souffle de vent, et, dans la lanterne de cuivre, il faisait chaud comme dans une serre. Après avoir bien observé tout cela, nous sommes descendus : on nous a ouvert les portes des entablements de la coupole, du tambour et de la nef; on peut en faire le tour et observer d'en haut ces parties et l'église. Comme nous étions sur la corniche du tambour, nous avons vu passer là-bas le Pape, qui allait faire ses dévotions de l'après-midi. C'était avoir vu au complet l'église de Saint-Pierre. Nous sommes redescendus tout de bon; nous avons pris un joyeux et frugal repas dans une auberge voisine, puis nous sommes allés à Sainte-Cécile.

L'église était pleine de monde. Il serait trop long de décrire la décoration magnifique. On ne voyait plus une seule pierre. Les colonnes étaient couvertes de velours rouge et entourées de tresses d'or; les chapiteaux, de velours brodé qui en imitait à peu près la forme; toutes les corniches et tous les pilastres étaient de même couverts de tapisseries; tous les intervalles des murs habillés de vives peintures; enfin l'église entière semblait une mosaïque. Plus de deux cents cierges brûlaient autour et aux côtés du maître autel, en sorte que toute une muraille était garnie de bougies et la nef parfaitement éclairée. Les nefs latérales et leurs autels étaient pareillement ornés et éclairés. Vis-à-vis du maître autel, sous l'orgue, deux échafaudages, aussi tendus de velours, sur l'un desquels étaient les chanteurs, sur l'autre, l'orchestre, qui ne cessait pas de faire de la musique. L'église était comble. L'exécution musicale m'a frappé par son beau caractère. Comme on a des concertos de violon ou d'autres instruments, on exécute ici des concertos avec les voix; une voix, par exemple, le soprano, est dominante et chante le solo; le chœur entre de temps en temps et l'accompagne, mais toujours avec tout l'orchestre. Cela produit un bon effet.

Il faut que je finisse comme il nous a fallu finir le jour. Le soir, nous sommes arrivés devant l'Opéra. On jouait les *Litiganti*; mais c'était assez de belles jouissances, et nous avons passé notre chemin.

Rome, 23 novembre 1786.

Afin qu'il n'en soit pas de moi, avec l'incognito qu'il me plaît de garder, comme de l'autruche, qui se croit cachée quand elle cache sa tête, je fais quelques concessions tout en soutenant ma première thèse. Je me suis fait un plaisir de rendre une visite au prince Lichtenstein, le frère de ma digne comtesse de Harrach, et j'ai dîné quelquefois chez lui. Mais j'ai pu bientôt reconnaître que cette concession m'entraînerait plus loin, et c'est ce qui est arrivé. On m'avait parlé de l'abbé Monti, de son *Aristodème*, tragédie qui devait être bientôt représentée. L'auteur, me disait-on, désirait me la lire et savoir mon opinion. Je laissais tomber la chose, sans refuser. Enfin j'ai trouvé chez le prince le poète et un de ses amis, et on a lu la pièce.

Le héros est, comme on sait, un roi de Sparte, que divers

scrupules de conscience portent à s'ôter la vie. On m'a fait entendre poliment que l'auteur de *Werther* ne trouverait sans doute pas mauvais qu'on eût mis à profit dans cette pièce quelques endroits de son excellent ouvrage. Ainsi donc je n'ai pu échapper, même dans les murs de Sparte, aux mânes irrités de l'infortuné jeune homme.

La marche de la pièce est calme et simple; les sentiments, comme le style, sont en harmonie avec le sujet, c'est-à-dire énergiques et tendres. Cet ouvrage annonce un très-beau talent. Je n'ai pas manqué de relever, à ma manière, mais non, il est vrai, à la manière italienne, tous les mérites de la pièce. On s'est montré assez satisfait; toutefois l'impatience méridionale demandait quelque chose de plus. Surtout on me demandait de prédire ce qu'on pouvait espérer de l'effet sur le public. Je m'en suis excusé sur mon ignorance du pays, de la mise en scène et du goût; mais j'ai été assez franc pour ajouter que je ne voyais pas bien comment les Romains, avec leurs molles habitudes, accoutumés à voir une comédie en trois actes et, comme seconde pièce, un opéra en deux actes, ou bien un grand opéra, avec des ballets, tout à fait étrangers, comme intermède, pourraient se plaire à la marche noble et tranquille d'une tragédie, qui cheminerait, d'un bout à l'autre, sans interruption. J'ajoutai que le suicide me semblait d'ailleurs un sujet tout à fait en dehors du cercle des idées italiennes; j'avais entendu parler presque journellement de gens qui en tuaient d'autres, mais qu'on s'ôtât la vie à soi-même, que seulement on crût la chose possible, je ne m'en étais pas encore aperçu. Après cela je me laissai instruire volontiers avec détail de ce qu'on pouvait répondre à mon incrédulité, et je me rendis sans difficulté aux arguments plausibles; j'assurai que mon plus vif désir était de voir jouer la pièce, et de lui payer le plus sincère et le plus éclatant tribut d'applaudissements avec une société d'amis. Cette déclaration fut très-gracieusement accueillie, et j'eus tout sujet cette fois d'être satisfait de ma condescendance; car le prince de Lichtenstein est la complaisance même, et il m'a procuré l'occasion de voir avec lui bien des chefs-d'œuvre, pour lesquels est nécessaire la permission particulière des possesseurs, et, par conséquent, une haute influence. En revanche,

ma bonne humeur s'est trouvée en défaut, quand la fille du prétendant a aussi demandé à voir la marmotte étrangère. J'ai refusé, et je me suis replongé tout de bon dans l'incognito. Et pourtant ce n'est pas ce qu'on peut faire de mieux : je sens ici très-vivement ce que j'ai déjà pu remarquer dans le monde, c'est que l'homme qui veut le bien doit se montrer, à l'égard des autres, aussi alerte, aussi actif, que l'égoïste, le mesquin et le méchant. On voit bien la chose, mais il est difficile d'agir dans cet esprit.

Rome, 24 novembre 1786.

Je ne saurais dire autre chose du peuple de Rome, sinon que, malgré la pompe et la majesté de la religion et des arts qui l'environnent, il n'est pas, de l'épaisseur d'un cheveu, autrement que s'il vivait dans les bois et les cavernes. Ce qui étonne tous les étrangers, et ce qui aujourd'hui fait parler de nouveau, mais parler seulement, toute la ville, ce sont les assassinats, chose tout ordinaire. Quatre personnes ont été assassinées dans notre quartier depuis trois semaines. Aujourd'hui un digne artiste, un Suisse, nommé Schwendimann, médailleur, le dernier élève de Hedlinger, a été assailli absolument comme Winkelmann. Le meurtrier, avec lequel il s'est colleté, lui a porté jusqu'à vingt coups de poignard, et, comme la garde est accourue, le scélérat s'est poignardé lui-même. Au reste, ce n'est pas la mode ici : le meurtrier se sauve dans une église et tout est dit.

Il fallait donc que, pour mettre aussi de l'ombre dans mes tableaux, j'eusse à faire quelque mention de crimes et de malheurs, de tremblements de terre et d'inondations. L'éruption actuelle du Vésuve met ici en mouvement la plupart des étrangers, et il faut se faire violence pour n'être pas entraîné avec eux. Ce phénomène a réellement quelque chose de la nature du crotale, et il attire les hommes avec une force irrésistible. On dirait dans ce moment que tous les chefs-d'œuvre de Rome soient anéantis ; tous les étrangers interrompent leurs observations et courent à Naples. Pour moi, je veux persister, dans l'espérance que la montagne réservera encore quelque chose pour moi.

Rome, 1^{er} décembre 1786.

Moritz est ici, Moritz, qui s'est fait connaître avantageusement par *Antoine le Voyageur* et par les *Voyages en Angleterre*. C'est un cœur pur, un excellent homme, dont la présence nous cause une grande joie.

A Rome, où l'on voit tant d'étrangers, qui ne visitent pas tous cette capitale du monde pour l'amour des arts les plus relevés, mais qui veulent aussi être amusés d'une autre manière, on est préparé à toutes sortes de choses. Il y a certains arts secondaires, qui demandent l'adresse de la main et le goût du métier, qu'on a portés ici très-loin, et auxquels on cherche à intéresser les étrangers. De ce nombre est la peinture encaustique, laquelle par ses préparations et ses préliminaires, puis enfin par la peinture même et tout ce qui s'y rapporte, peut occuper mécaniquement toute personne qui s'est un peu adonnée à l'aquarelle, et relever par la nouveauté de l'entreprise un talent souvent médiocre. Il y a des artistes habiles qui en donnent ici des leçons, et, sous le prétexte de diriger, font souvent le meilleur de l'ouvrage, de sorte qu'enfin, quand le tableau, brillant, relevé par la cire, paraît dans un cadre d'or, la belle écolière se trouve toute surprise du talent qu'elle ne se connaissait pas. C'est encore une agréable occupation d'empreindre sur une fine argile des pierres gravées et aussi des médailles, dont les deux faces sont moulées à la fois. Les empreintes sur verre exigent encore plus d'habileté, d'attention et de soin. Le conseiller Reiffenstein a chez lui, ou du moins chez ses familiers, les instruments et les matériaux nécessaires pour tous ces amusements.

Rome, 2 décembre 1786.

J'ai trouvé ici par hasard l'*Italie* d'Archenholtz. Combien un pareil écrit se racornit sur les lieux mêmes, absolument comme si l'on mettait le petit livre sur les charbons, qu'il devînt peu à peu brun et noir, que l'on vît les feuillets se recoquiller et s'en aller en fumée ! Il a vu les choses sans doute, mais, pour faire accepter ses manières hautaines et méprisantes, il possède trop peu de connaissances, et il bronche soit quand il loue soit quand il blâme.

Cette belle et chaude et calme température, interrompue seulement par quelques jours de pluie, est, à la fin de novembre, une chose toute nouvelle pour moi. Nous mettons à profit les beaux jours en plein air, les mauvais, à la maison. Il se trouve partout quelque sujet de jouissance, d'étude et d'occupation. Le 28 novembre, nous sommes retournés à la chapelle Sixtine : nous nous sommes fait ouvrir la galerie, d'où l'on peut voir le plafond de plus près. Comme elle est très-étroite, on se pousse en avant, avec quelque fatigue et avec un danger apparent, le long des barreaux de fer : aussi les personnes sujettes au vertige ne s'y hasardent-elles pas. Mais la vue du plus admirable chef-d'œuvre dédommage de tout. Et je suis à cette heure tellement ravi de Michel-Ange que je trouve après lui la nature même insipide, parce que je ne puis la voir avec d'aussi grands yeux que lui. Si l'on avait seulement un moyen de bien fixer de telles images dans son âme ! J'emporterai du moins tout ce que je puis amasser de gravures et de dessins de ses ouvrages. De là nous passâmes aux Loges de Raphaël, et j'ose à peine dire qu'on ne pouvait y arrêter ses regards. L'œil s'était accoutumé à des proportions si vastes, avec ces grandes formes et cette admirable perfection de toutes les parties, qu'il ne pouvait plus regarder les jeux spirituels des arabesques, et que les histoires bibliques, si belles qu'elles soient, ne soutenaient pas la comparaison avec les premières. Voir souvent ces ouvrages en face les uns des autres, les comparer avec plus de loisir et sans préjugé, doit procurer de grandes jouissances : car, au commencement, toute admiration est partielle.

De là nous montâmes, par un soleil presque trop chaud, à la Villa Pamfili, dont les jardins offrent de grandes beautés, et nous y restâmes jusqu'au soir. Une grande pelouse, entourée de hauts pins et de chênes verts, était toute semée de pâquerettes, qui tournaient toutes leurs petites têtes vers le soleil. Alors s'éveillèrent mes spéculations botaniques, auxquelles je me livrai de nouveau, le jour suivant, dans une promenade au Monte Mario, à la villa Melini et à la villa Madama. Il est très-intéressant d'observer comment procède une végétation vivement continuée, et qui n'est pas interrompue par un froid rigoureux. Il n'y a point ici de bourgeons, et l'on arrive enfin à comprendre

ce que c'est qu'un bourgeon. L'arbousier (*arbutus unedo*) refleurit maintenant, tandis que ses derniers fruits mûrissent ; l'oranger se montre en fleurs, avec des fruits mûrs et demi-mûrs. Mais on couvre l'oranger, lorsqu'il n'est pas environné de bâtiments. Le cyprès, cet arbre vénérable, quand il est vieux et d'une belle croissance, donne beaucoup à penser. Je visiterai prochainement le jardin botanique, et j'espère y apprendre bien des choses.

En général, on ne peut rien comparer avec la nouvelle vie que procure à un homme qui pense l'observation d'un pays nouveau. Bien que je sois toujours le même, il me semble que je suis changé jusqu'à la moelle des os. Cette fois, je finis, et je remplirai ma prochaine lettre de désastres, de meurtres, de tremblements de terre et de catastrophes, afin que les ombres ne manquent pas à mes tableaux.

Rome, 3 décembre 1786.

Jusqu'ici la température a varié d'ordinaire de six en six jours ; deux jours superbes, un nébuleux, deux ou trois jours de pluie, et derechef le beau temps. Je cherche à utiliser pour le mieux chacun de ces jours selon sa nature. Cependant ces objets magnifiques sont encore pour moi comme de nouvelles connaissances. On n'a pas vécu avec eux, on ne s'est pas pénétré de leur individualité. Quelques-uns nous attirent avec tant de force, qu'on en devient quelque temps indifférent et même injuste envers les autres : ainsi, par exemple, le Panthéon, l'Apollon du Belvédère, quelques têtes colossales, et, dernièrement, la chapelle Sixtine, se sont tellement emparés de mon esprit, que je ne voyais presque pas autre chose. Mais comment veut-on, petit comme on est, et accoutumé aux petites choses, s'égaliser à cette noblesse, cette immensité, cette perfection ? Et quand cela pourrait réussir jusqu'à un certain point, une foule énorme se presse de tous côtés, se présente à vous à chaque pas, et chacun réclame pour soi le tribut de votre attention. Comment se tirer de là ? Le seul moyen est de laisser patiemment l'effet se produire et se développer, et d'étudier avec soin les travaux que d'autres ont faits pour notre avantage.

L'histoire de l'art de Winckelmann, traduite par Féa, est un fort bon livre, que je me suis procuré d'abord, et je le trouve ici très-utile, au milieu d'une instructive société qui me l'interprète.

Je commence à goûter aussi les antiquités romaines. L'histoire, les inscriptions, les monnaies, dont je ne voulais pas entendre parler, tout cela m'assiège maintenant. Il m'arrive ici ce qui m'est arrivé pour l'histoire naturelle. A ce lieu se rattache toute l'histoire du monde, et je compte un second jour de naissance, une véritable renaissance, du jour où je suis arrivé à Rome.

Rome, 5 décembre 1786.

Pendant le petit nombre de semaines que j'ai passées ici, j'ai déjà vu bien des étrangers arriver et partir, et je me suis étonné de la légèreté avec laquelle tant de gens traitent ces objets vénérables. Dieu soit loué, aucun de ces oiseaux de passage ne m'imposera plus à l'avenir, lorsqu'il me parlera de Rome dans le Nord; aucun n'excitera plus mon impatience, car j'ai vu Rome aussi, et je sais à peu près où j'en suis.

Rome, 8 décembre.

Nous avons de temps en temps des jours superbes. La pluie, qui tombe quelquefois, verdit les gazons et les plantes potagères. On voit aussi çà et là des arbres toujours verts, en sorte qu'on regrette à peine le feuillage des autres. On voit dans les jardins, croissant en pleine terre et non couverts, les orangers chargés de fruits.

Je me proposais de vous raconter en détail une très-agréable promenade à la mer et une pêche que nous y avons faite; mais, le soir, en rentrant à cheval, le bon Moritz s'est cassé le bras, sa monture ayant glissé sur le pavé poli. Cela a troublé toute notre joie; c'est un chagrin domestique dans notre petite société.

Rome, 13 décembre.

Combien je me félicite que vous ayez pris mon évocation comme je le désirais! Faites maintenant que je trouve grâce devant tous les cœurs qui auraient pu en être blessés! Je n'ai voulu offenser personne, et je ne puis non plus rien dire pour me

justifier. Le ciel me préserve d'affliger jamais un ami en lui exposant les motifs de cette résolution!

Je me remets ici peu à peu de mon *salto mortale*, et j'étudie plus que je ne jouis. Rome est un monde. Il faut des années pour s'y reconnaître seulement. Que je trouve heureux les voyageurs qui voient et qui passent!

Ce matin, les *Lettres* que Winckelmann écrivait d'Italie me sont tombées dans les mains. Avec quelle émotion j'en ai commencé la lecture! Il y a trente et un ans que, dans la même saison, il arriva ici, encore plus ignorant que moi; il avait la même ardeur germanique pour l'étude sérieuse et solide de l'antiquité et de l'art. Comme il surmonta courageusement les difficultés! Et que la mémoire de cet homme m'est précieuse à la place où je suis! Après les objets de la nature, qui est vraie et conséquente dans toutes ses parties, rien ne parle aussi haut que la trace d'un homme intelligent et bon, et que l'art véritable, qui est aussi conséquent que la nature. C'est à Rome qu'on peut bien le sentir, à Rome, où tant de fois l'arbitraire déploya ses fureurs, où tant de folies furent perpétuées par la puissance et la richesse.

Un passage d'une lettre de Winckelmann à Frank m'a fait un plaisir particulier. « Il faut chercher tout à Rome avec un certain flegme, autrement on sera pris pour un Français. Rome est, selon moi, la grande école pour le monde entier, et, moi aussi, je suis éclairé et éprouvé. » Ces paroles s'accordent exactement avec ma manière d'observer ici, et certainement on n'a hors de Rome aucune idée de l'enseignement qu'on y reçoit. Il faut, pour ainsi dire, naître de nouveau, et l'on reporte ses regards sur ses anciennes idées comme sur ses souliers d'enfant. L'homme le plus ordinaire devient ici quelque chose; il acquiert du moins une idée extraordinaire, lors même que les choses ne peuvent s'identifier avec lui.

Cette lettre vous arrivera pour la nouvelle année. Recevez mes vœux pour son début. Nous nous reverrons avant qu'elle soit finie, et ce ne sera pas un petit plaisir. Celle qui vient de s'écouler a été la plus importante de ma vie. Que je meure ou que je dure encore quelque temps, tout a bien tourné pour moi.

Maintenant, un mot aux enfants! Vous leur lirez ou vous

leur conterez ceci. On ne remarque pas l'hiver ; les jardins sont plantés d'arbres toujours verts ; le soleil luit, clair et chaud. On ne voit de neige que vers le nord, sur les montagnes les plus éloignées ; on couvre peu à peu de roseaux les citronniers, qui sont plantés dans les jardins contre les murs ; mais les orangers restent découverts ; plusieurs centaines de ces beaux fruits pendent à chacun de ces arbres, qui ne sont pas, comme chez nous, taillés et plantés dans une caisse, mais heureux et libres en pleine terre, rangés en file avec leurs frères. On ne peut rien imaginer de plus gai qu'un pareil coup d'œil. En payant un petit pourboire, on mange de ces fruits autant qu'on veut. Ils sont déjà très-bons à présent ; ils seront encore meilleurs au mois de mars. Nous sommes allés dernièrement à la mer. Nous avons fait jeter le filet, et nous avons vu paraître les plus étranges créatures, en poissons, écrevisses et monstres bizarres ; nous avons vu aussi le poisson qui frappe d'une décharge électrique la personne qui le touche.

Rome, 20 décembre.

Et cependant tout cela donne plus de peine et de souci que de jouissances. La seconde naissance, qui me transforme du dedans au dehors, continue son œuvre. Je pensais bien apprendre ici quelque chose de vrai ; mais que je dusse reprendre mes études de si loin, qu'il me fallût tout désapprendre, et même apprendre tout autrement, c'est à quoi je ne pensais pas : maintenant, je suis convaincu, et je me suis entièrement résigné ; et plus je dois me démentir moi-même, plus je suis content. Je suis comme un architecte qui avait voulu bâtir une tour et qui avait posé de mauvais fondements : il s'en aperçoit encore à temps, et il arrête avec empressement les travaux qu'il a déjà élevés hors de terre ; il cherche à étendre son plan, à le perfectionner, à s'assurer mieux de sa base, et il jouit par avance de la solidité plus certaine du futur édifice. Veuille le ciel qu'à mon retour on puisse également sentir chez moi les conséquences morales de cette vie passée dans un monde plus vaste ! Oui, comme le sentiment artiste, le sentiment moral éprouve une grande rénovation.

Le docteur Munter est ici, de retour de son voyage en Sicile. C'est un homme ardent, énergique. Je ne connais pas ses des-

seins. Il sera chez vous au mois de mai, et il aura bien des choses à vous raconter. Il a voyagé deux ans en Italie. Il est mécontent des Italiens, qui n'ont pas eu assez d'égards pour les importantes lettres de recommandation qu'il avait apportées, et qui devaient lui ouvrir maintes archives, maintes bibliothèques secrètes ; en sorte qu'il n'a pas réussi complètement au gré de ses désirs. Il a recueilli de belles monnaies, et il possède, à ce qu'il m'a dit, un manuscrit qui ramène la numismatique à des caractères tranchés, comme ceux de Linné. Herder demandera sans doute des informations plus détaillées. Peut-être sera-t-il permis de prendre une copie. Il est possible de faire quelque chose de pareil. Je souhaite qu'on y parvienne. Et nous aussi, nous devons tôt ou tard entrer tout de bon dans ce domaine.

Rome, 25 décembre 1786.

Je commence déjà à voir pour la seconde fois les meilleures choses, et au premier étonnement succèdent la familiarité et le sentiment plus pur du mérite de l'œuvre. Pour s'élever à la plus haute idée de ce que les hommes ont produit, il faut d'abord que l'âme soit arrivée à une complète liberté.

Le marbre est une matière d'un effet singulier. De là vient le charme infini de l'Apollon du Belvédère dans l'original. Le souffle sublime de la vie, de la jeune liberté, de la jeunesse éternelle, disparaît dans la meilleure copie en plâtre. Vis-à-vis de chez nous, dans le palais Rondanini, se trouve un masque de Méduse, où, sur un beau et noble visage, de grandeur colossale, est exprimée excellemment la rigidité angoissée de la mort. J'en possède une bonne copie, mais le prestige du marbre est perdu. Le noble caractère, la demi-transparence de la pierre jaunâtre, imitant la couleur de la chair, a disparu. Le plâtre, au contraire, paraît toujours crayeux et mort. Et c'est pourtant un grand plaisir d'entrer chez un mouleur, où l'on voit les beaux membres des statues sortir un à un du moule, si bien qu'on découvre dans les formes des aspects nouveaux. D'ailleurs on voit groupé ce qui est dispersé dans Rome, avantage inestimable pour la comparaison. Je n'ai pu résister à la tentation d'acheter une tête colossale de Jupiter. Je l'ai placée vis-à-vis de mon lit, dans un beau jour, afin de pouvoir lui adresser

d'abord ma dévotion matinale. Mais, avec toute sa grandeur et sa majesté, ce buste a donné lieu à une scène fort gaie.

Quand notre vieille hôtesse entre pour faire mon lit, elle est ordinairement suivie de son chat favori. J'étais dans le salon, et j'entendais la femme faire son ouvrage dans ma chambre. Tout à coup, empressée, émue, contre sa coutume, elle ouvre la porte et me crie d'accourir pour voir un miracle. Je lui demande ce que c'est : elle me répond que le chat adore Dieu le Père. Elle avait bien remarqué depuis longtemps que cette bête avait de l'esprit comme un chrétien, mais ceci était pourtant un grand miracle. Je courus, pour le voir de mes yeux, et je vis en effet une chose assez singulière. Le buste est posé sur un socle élevé, et le corps est coupé bien au-dessous de la poitrine, en sorte que la tête est assez haute. Or, le chat avait sauté sur la table, il avait posé ses pieds de devant sur la poitrine du Dieu, et, en étendant ses membres de tout son pouvoir, il atteignait, avec son museau, juste à la barbe sainte, qu'il léchait le plus joliment du monde, sans se laisser troubler en aucune façon par l'exclamation de l'hôtesse et par ma présence. Je laissai à la bonne femme son admiration, et je m'expliquai la cause de cette dévotion singulière : l'animal, doué d'un odorat très-fin, pouvait bien avoir senti la graisse qui était tombée du moule dans les enfoncements de la barbe et qui s'y trouvait encore.

Rome, 29 décembre 1786.

J'ai beaucoup de choses à dire encore à la louange de Tischbein, et comme il s'est formé par lui-même, avec une originalité tout allemande; je dois dire ensuite avec reconnaissance qu'il s'est occupé de moi de la manière la plus amicale durant son second séjour à Rome, en faisant exécuter pour moi une suite de copies des meilleurs maîtres, quelques-unes au crayon noir, d'autres à la sépia et à l'aquarelle, qui prendront de la valeur en Allemagne, où l'on est éloigné des originaux, et qui me rappelleront les plus belles choses. Dans sa carrière d'artiste, comme il s'était voué d'abord au portrait, Tischbein entra en rapport avec des hommes marquants, particulièrement à Zurich, et il leur dut un goût plus solide avec des idées plus étendues.

J'ai apporté ici la seconde partie des *Feuilles détachées*. Elles ont été très-bien reçues. Il faudrait que, pour sa récompense, Herder pût savoir avec détail le bon effet que produit ce petit livre, même à une nouvelle lecture. Tischbein ne comprenait pas qu'on eût pu écrire de telles choses sans avoir été en Italie.

On vit dans ce monde artiste comme dans une chambre ornée de glaces, où, même contre sa volonté, on voit répétées et soi-même et les autres. Je voyais bien que Tischbein me regardait souvent avec attention, et je découvre maintenant qu'il songe à faire mon portrait. Son esquisse est faite; il a déjà tendu la toile. Je serai représenté de grandeur naturelle, en voyageur, enveloppé d'un manteau blanc, en plein air, assis sur un obélisque renversé, et contemplant les ruines de la Campagne de Rome, qui s'enfonceront dans le lointain. Cela fera une belle toile, mais trop grande pour nos appartements du Nord. Je pourrai bien m'y glisser encore, mais le portrait ne trouvera point de place.

Que l'on fasse d'ailleurs mille tentatives pour me tirer de mon obscurité; que les poètes me lisent ou me fassent lire leurs vers, et qu'il ne tienne qu'à moi de jouer un rôle : cela ne me fourvoie pas et ne laisse pas que de m'amuser, car j'ai déjà deviné où l'on veut en venir ici : les mille petits cercles que je vois aux pieds de la reine du monde tiennent un peu çà et là de la petite ville. Oui, c'est ici comme partout, et ce qu'on ferait de moi et par moi m'ennuie déjà par avance. Il faut s'attacher à un parti, soutenir des passions et des cabales, vanter les artistes et les amateurs, rabaisser les rivaux, souffrir tout des grands et des riches. Toute cette litanie, qui ferait fuir à mille lieues, je la réciterais ici avec les autres, et cela sans aucun but? Non, je n'irai pas plus avant qu'il ne sera nécessaire pour connaître aussi ces choses, et, à cet égard encore, vivre ensuite chez moi satisfait, et m'ôter, comme aux autres, toute envie de courir le monde. Je veux voir Rome, la Rome éternelle, et non celle qui passe tous les dix ans. Si j'avais du temps, je voudrais le mieux employer. J'observe en particulier qu'on lit tout autrement l'histoire à Rome que dans le reste du monde. Ailleurs on la lit du dehors au dedans; ici on croit la lire du dedans au dehors : tout se pose autour de nous, et prend